

La femme et le prêtre

dans les écrits

de Madeleine Delbrêl et de Georgette Blaquière

Père Gilles François
Postulateur de la cause en béatification de Madeleine Delbrêl
Diocèse de Créteil

Peu d'années séparent les dates de naissance de Madeleine Delbrêl et de Georgette Blaquière, dix-sept ans exactement. L'une est née en 1904, l'autre en 1921, à peine le temps d'une génération. Mais il y a une distance plus grande entre leurs périodes d'écriture : les textes de Madeleine que nous allons lire tiennent entre 1930 et 1957 ; ils sont limités par sa mort le 13 octobre 1964, alors que le Concile Vatican II tenait sa troisième session. Ceux de Georgette Blaquière que je vais utiliser vont de 1981 à 1999, *La grâce d'être femme, Prêtre pour l'amour de Jésus et de l'Evangile, Femme selon le cœur de Dieu*. Deux périodes un peu distantes l'une de l'autre et qui en disent long : l'une débute largement avant le Concile, et aussi avant la crise, les effondrements et les renouveaux de l'Eglise qui marqueront les années 1965-1980 ; l'autre semble tirer des enseignements de cette mutation profonde de l'Eglise. Notons également que Madeleine Delbrêl est un auteur à la notoriété en grande partie posthume, c'est après sa mort que les deux florilèges réunis par ses proches : *Nous autres gens des rues* en 1966 et de *La joie de croire* en 1968 seront largement diffusés et offriront un soutien immense, des clés pour la vie spirituelle, à toute une génération de prêtres, de religieuses et religieux, et de laïques engagés ; Georgette Blaquière fit partie de ceux-là.

Il me semble que Madeleine Delbrêl est une figure prophétique dont la vie et la pensée travaillent lentement l'Eglise, sa réputation de sainteté ne cesse de grandir, nous l'avons vu récemment puisque le Pape François vient de la déclarer vénérable. Je connais bien moins Georgette Blaquière, mais je la découvre aussi comme une figure prophétique qui a déjà marqué son temps ; Le succès de *La grâce d'être femme*, publié en 1981, eut lieu de son vivant. Elle eut à relever le défi du féminisme, en particulier quand la juste recherche d'égalité conduisit beaucoup à ne plus voir la différence homme-femme et, en particulier, à regarder l'accès à la prêtrise réservée aux seuls hommes comme une aberration. L'une et l'autre ont soutenu et encouragé des prêtres, parfois durement éprouvés dans le ministère, ou qui en cherchaient le sens.

Madeleine Delbrêl publie, en 1950, un article dans la revue *Le Supplément de La Vie spirituelle*. Il fournit quasiment le titre de la conférence : « La femme, le prêtre et Dieu », mais précisément là où la dualité femme-prêtre serait source de blocage, Madeleine fait entrer en jeu le dynamisme du « possible de Dieu¹ ». Plus généralement, l'altérité homme-femme offre un chemin vers le Royaume. Nous sommes un an après la publication de *Le deuxième sexe*, par Simone de

¹ Madeleine Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu*, OC IX, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2011, p. 68.

Beauvoir ; nous sommes à un tournant du féminisme, déjà présent dans la société, mais qui va prendre un essor immense durant les décennies suivantes. Madeleine écrit en référence à son expérience : des femmes, laïques ou religieuses, s'engagent sur un terrain missionnaire jusque-là quasi réservé aux hommes, prêtres ou religieux, les religieuses étant quasi exclusivement présentes dans des institutions scolaires ou médicales. Madeleine Delbrêl ne cherche pas vraiment à se situer par rapport à l'exigence d'égalité hommes-femmes, qui ne s'est pas encore imposée, du moins dans l'Eglise. Elle écrit la différence homme-femme, elle y voit une altérité féconde, nécessaire et qui ne s'accomplit qu'en Dieu. Georgette Blaquièrè répond aux requêtes de la libération de la femme : pour elle, c'est le Christ qui libère la femme. Elle est aussi dans une pensée de l'altérité : la femme a une grâce différente de l'homme. L'une et l'autre voient bien, d'expérience, que l'homme et la femme ne sont pas dans une simple complémentarité de bon aloi, mais que des composantes apparaissent, qui jusqu'ici n'avaient pas fait l'objet d'une recherche. Elles les repèrent avec des images et portent sur ces circonstances nouvelles de la vie un regard de foi. L'une et l'autre voient que les prêtres sont particulièrement sollicités dans cette mutation. Elles voient aussi les dangers de subordination d'une vie à l'autre et différentes formes d'asservissements. Leurs pensées favorisent plutôt un déploiement, où chacun puisse bien tenir son rôle.

Pour en savoir plus, j'ai lu Georgette Blaquièrè, dont j'ignorais quasiment tout, et relu Madeleine Delbrêl. Je suis prêtre, cela me rend attentif à certaines choses. Mais commençons par Madeleine.

Je rappelle brièvement qu'elle vécut, à l'adolescence, une période d'athéisme très nihiliste : « Dieu est mort... vive la mort² », résumait-elle, avant de se convertir à l'âge de dix-neuf ans, particulièrement marquée par la rencontre avec des jeunes catholiques de son âge. Surtout un, qui deviendra religieux dominicain, prêtre précisément, Frère Augustin Jean Maydieu. Elle témoigne qu'à leur contact sa question de base : « Comment se confirme l'inexistence d'un Dieu ? » était devenue : « Dieu existerait-il ?³ » Elle écrira aussi, plus tard, à la sœur de Jean : « Ma gratitude vis-à-vis de votre frère est double : celle de m'avoir fait rencontrer Dieu, et celle de s'en être allé.⁴ »

Sa conversion fut radicale dès le début : « J'avais été et je suis restée éblouie par Dieu⁵ ». Le cheminement fut lent. Après avoir exploré la piste du Carmel, elle s'oriente vers une vie laïque dans le monde. Elle l'exprime dès 1927. En 1930, alors qu'elle avait commencé une direction spirituelle auprès du vicaire de la paroisse, l'abbé Jacques Lorenzo, elle vécut des noces mystiques qui témoignent déjà de l'orientation apostolique de sa vie. Voici un extrait de la lettre qu'elle envoya à l'abbé le 11 octobre 1930 : « *C'est seulement dans la croix qu'on épouse Jésus. C'est la croix qui nous permet de donner la vie avec lui. (...) Il faut savoir une fois pour toutes que le plus petit instant d'amour vrai en croix nous est plus précieux que des heures de prière confortable ou des monceaux d'aumônes, parce que dans ce tout petit instant l'âme aime Jésus d'un amour d'épouse en se donnant elle-même, ce qui est le plus qu'elle puisse faire, et que, en même temps, elle donne la vie aux autres*

² Madeleine Delbrêl, *Eblouie par Dieu*, OC I, Montrouge, Nouvelle Cité, 2004, p. 30.

³ Madeleine Delbrêl, *Ville marxiste terre de mission*, OC XI, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2014, p. 21.

⁴ Gilles François, Bernard Pitaut, *Madeleine Delbrêl, poète, assistante sociale et mystique*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2014, p. 239.

⁵ Madeleine Delbrêl, *La question des prêtres-ouvriers, la leçon d'Ivry*, OC X, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2012, p. 217.

*âmes, elle les aime d'un amour de mère.*⁶ » Cette union au Christ est un acheminement de vie, l'âme épouse et mère en est le vecteur, « la croix » en est l'ancrage « avec lui », Jésus le crucifié. L'écriture et les images sont féminines, l'expérience est généralisable puisqu'il s'agit de l'âme de tout être humain. On retrouve ce dynamisme-là dans toute la vie de Madeleine : aimer Dieu d'un amour préférentiel conduit directement à l'amour du prochain, quel qu'il soit, l'amour d'épouse est aussi un amour de mère, un amour d'enfantement. Une fois qu'on aime le Christ, on ne peut pas ne pas le suivre dans son amour pour les hommes.

Un gigantesque accouchement

Que dire de cet amour de mère ? Durant la guerre, Madeleine et ses compagnes, une douzaine de femmes alors rassemblées, participeront très activement au soutien des mères de familles en milieu populaire. La population d'Ivry-sur-Seine souffre ; si, pour y répondre, on soutient efficacement les mères, on atteindra toute la famille. Elles créent la « Maison de la mère » qui rendit de grands services à de nombreuses familles. Parallèlement, durant cette période, l'Eglise de France s'organise, la Mission de France est fondée, en 1941, afin de préparer des séminaristes et des jeunes prêtres à partir dans les régions ou les milieux déchristianisés de France. Elle va se trouver mêlée aux orientations initiales de cette initiative. Si la Mission de France ne se réduit pas aux seuls prêtres-ouvriers, elle fut profondément marquée par eux. Il y eut déploiement, immense impact dans la société et aussi crise. Puis, Rome interdit l'expérience, progressivement, entre l'automne 1953 et début 1954. Madeleine invitait à prendre « le risque de la soumission⁷ ». A l'un des prêtres qu'elle connaissait bien et dont elle craignait le refus d'arrêter le travail ouvrier, elle écrit en employant cette image saisissante :

J'ai peur que, comme une femme qui ne saurait pas que c'est en douleur qu'on accouche, et qui ne comprendrait rien à son propre déchirement, et qui paralyserait en elle à la fois ce qui déchire et ce qui enfante, vous gardiez en vous la mission. Tant que le petit est dans la mère, il est dans un corps adulte ; naître, c'est pour lui devenir petit, limité...Il faut pourtant qu'il devienne ce petit d'abord pour devenir un homme. C'est cet homme que les hommes attendent, ce n'est pas l'adulte que vous, vous êtes. Si la Mission ne peut pas passer par votre douleur, elle restera peut-être dans la classe ouvrière, mais comme un enfant mort qu'une femme porte en elle dans la rue.

Il me semble que c'est toujours comme cela que l'Eglise est née dans le temps, à la fois une et nombreuse. Ce sont toujours les mêmes contractions qui ont toujours broyé les saints. Ils étaient appelés à la fécondité ; quand ils ont accepté que ce qui en eux était adulte sorte d'eux appauvri et rapetissé à travers les secousses, cruelles et sanglantes, mais organiques, de l'obéissance, le Christ-Eglise a continué à naître dans le monde. D'autres qui étaient appelés à cette même fécondité n'ont pas su reconnaître les lois, ils les ont confondu avec les douleurs d'un corps malade, le Christ n'a pas pu passer à travers eux pour aller plus loin.⁸

⁶ Gilles François, Bernard Pitaud, *Madeleine Delbrêl, poète, assistante sociale et mystique*, op. cit., p. 89.

⁷ Madeleine Delbrêl, *La question des prêtres ouvriers*, op. cit., p. 75 à 85.

⁸ Gilles François, Bernard Pitaud, Agnès Spicket, *Madeleine Delbrêl, connue et inconnue*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2004, étude de Bernard Pitaud « Madeleine Delbrêl et la Mission de France », p. 227.

Ce qui compte pour Madeleine, c'est la naissance du « Christ-Eglise » dans le monde. Le « Christ-Eglise⁹ » : une expression qu'elle forge au seuil des années 50 pour dire l'aujourd'hui de la présence du Christ parmi les hommes.

Mais revenons à l'image de l'accouchement. Georgette Blaquièrre l'utilise elle aussi. Dans le deuxième chapitre de *Prêtre pour l'amour de Jésus et de l'Évangile*, intitulé « Des hommes de Dieu », elle prend le contrepied de la mentalité courante qui voit dans les prêtres, consacrés par l'onction « au nom du Christ-tête », la légitimation d'un pouvoir à exercer, comme on prend la tête des opérations. Elle écrit aux prêtres :

Quand on parle de tête à une femme, elle pense plutôt à un accouchement. La tête de l'enfant est ce qui passe en premier dans un accouchement normal et quand la tête est passée, l'accouchement est pratiquement accompli. (...) « Vous êtes consacrés au nom du Christ-tête » signifie que vous êtes ceux qui passent en premier dans ce gigantesque accouchement pour mettre les hommes au monde de Dieu. C'est pourquoi le mot « tête », dans la Parole de Dieu, va être associé très souvent à « Premier-né », car la tête pour le corps, comme le fils aîné pour la famille, ouvrent le sein maternel (Nb 3, 12).¹⁰

Elle cite la Bible, abondante à ce sujet. Je retiens, en particulier l'image tragique de Os 13,13 : « Les douleurs d'enfantement surviennent pour lui mais c'est un enfant stupide, il est à terme et il ne quitte pas le sein maternel. » Puis, bien sûr, elle cite saint Paul, Rm 8, 22, « toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement ». Elle s'attache particulièrement à l'hymne aux Colossiens, qui, selon Georgette Blaquièrre, « résume, en quelque sorte, dans un raccourci saisissant, cette approche du mystère du Christ, "Tête du Corps" et "Premier-né" : "Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toutes les créatures (...) Il est aussi la tête du Corps, c'est-à-dire de l'Église. Il est le principe, le Premier-né d'entre les morts" Col 1, 15-18.¹¹ » Georgette Blaquièrre commente : « Le salut de Dieu est donné au monde, c'est bien une mise au monde de Dieu. Jésus, le premier, est passé par le sein maternel de Marie, est passé par le sein maternel de la mort, pour nous sauver tous de la mort. » Et de rappeler que les Lévites sont les premiers-nés mis à part pour Dieu, de même Jésus dans le récit de la Présentation au Temple. Puis, elle explique aux prêtres : « En Jésus Premier-né, Tête du corps, Sauveur, voilà le lieu où vous avez été consacrés, voilà le lieu réel de votre ministère.¹² » et, plus loin, elle ajoute : « Plus radicalement encore, parce que vous êtes à Dieu, vous n'avez pas d'héritage en ce monde, ni d'héritiers, car vous êtes déjà des hommes de l'à-venir du Royaume.¹³ »

Si Georgette Blaquièrre évoque le sein maternel de Marie et le sein maternel de la mort pour « mettre les hommes au monde de Dieu », Madeleine Delbrêl, ainsi que vous l'avez déjà entendu, développe l'image des contractions qui ont broyé les saints. De plus, elle précise leur chemin de sainteté : « Naître, c'est (...) devenir petit, limité... » Elle écrit cela au prêtre ouvrier qui était tenté de

⁹ Madeleine Delbrêl, *La sainteté des gens ordinaires*, OC VII, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2009, p. 186 ; et d'autres références dans l'œuvre.

¹⁰ Georgette Blaquièrre, *Prêtre pour l'Amour de Jésus et de l'Évangile*, Editions du Lion de Juda, 1990, p. 24-25.

¹¹ *Ibid.*, p. 27-28.

¹² *Ibid.*, p. 28.

¹³ *Ibid.*, p. 31.

refuser d'arrêter de travailler et ainsi conduit à désobéir. Le Christ-Eglise, corps du Christ présent aujourd'hui, est mis au monde par les contractions des saints qui acceptent la douleur de ce qui, à la fois, déchire et enfante ; tel est « le risque de la soumission ». Il faut de saints prêtres, car il s'agit de sauver tous les hommes. Le sein maternel de l'Eglise mais aussi le sein maternel de la mort, exprimés l'un et l'autre par Georgette Blaquièrre, disent ces passages nécessaires pour y parvenir. Un être humain risque de ne pas vraiment naître ; il risque aussi de rester en-deçà de la vie éternelle. Les prêtres sont particulièrement appelés à accompagner ces passages pour tous. Ils ont à accepter, pour cela, de devenir petits, limités, tels des premiers-nés de l'autre côté du passage. Il faut aussi que leurs initiatives, sortant d'eux, deviennent petites comme des nouveaux nés afin que la mission grandisse à taille adulte, pour tous ces passages. La mission chemine dans les prêtres car elle est appelée à devenir la mission commune de l'Eglise pour tous les hommes. Elle est fondamentalement un acte de collaboration, qui est une des principales dimensions du ministère ordonné. Tels sont les prêtres, consacrés au nom du Christ-tête, non pas d'abord homme d'un pouvoir mais hommes plongés dans la vie éternelle du sein de l'Eglise, lieu de l'enfantement, pour le bien de tous.

Les femmes appellent à la fécondité de toute vie. C'est un service de la croissance alors que nous, les prêtres, parfois mal à l'aise avec l'expression « Christ-tête », nous risquons de nous arrêter et de nous bloquer au commandement, de le réduire à l'autoritarisme ou, au contraire, de « laisser aller ». Mais, de fait, nous vivons tout autre chose. L'exercice de l'autorité dans l'Eglise prend de nouveaux chemins qui deviennent vitaux. Ainsi que nous le dit Georgette Blaquièrre : « Vous êtes ceux qui passent en premier dans ce gigantesque accouchement pour mettre les hommes au monde de Dieu.¹⁴ »

Ailleurs, Madeleine Delbrêl, avec son humour caractéristique et son sens de la formule, rebondit en expliquant que « en face de l'homme au travail, il y a la femme "en travail"¹⁵ ». L'homme au travail devra chercher des collaborations pour aboutir. La femme "en travail", vivant l'inconnu de l'accouchement, accueillera des vies pour les donner. Tout cela, bien sûr, ne représentent que des tendances masculines et des tendances féminines, des polarités présentes en chaque homme et en chaque femme, au service de ce « gigantesque accouchement ». Nous sommes ainsi conviés par Madeleine Delbrêl et Georgette Blaquièrre à un renouveau commun du service de la croissance, autrement dit, de l'autorité.

« Femmes nous sommes, femmes restons, en Grâce et en Eglise »

Après cette première partie où l'une et l'autre emploient l'image biblique de la femme qui accouche voici une seconde partie. Je vais parcourir ce que Madeleine Delbrêl développe entre 1950 et 1953 quand, après l'article que je vous ai déjà signalé, « La femme, le prêtre et Dieu », elle continue à travailler. Elle développe sa pensée, dans des notes très abouties. Le 8 décembre 1953, elle écrit à ses équipières : « Femmes nous sommes, femmes restons, en Grâce et en Eglise¹⁶ ». Vingt-huit ans plus tard, Georgette Blaquièrre publie *La grâce d'être femme*.

¹⁴ Georgette Blaquièrre, *Prêtre pour l'Amour de Jésus et de l'Evangile*, op. cit., p. 25.

¹⁵ Madeleine Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu*, op. cit., p. 62.

¹⁶ *Ibid.*, p. 109.

Revenons à 1950, Madeleine Delbrêl publie son article avec son équipière Raymonde Kanel. Elle est frappée des « nombreux déséquilibres¹⁷ », du fait de « l'intervention du Prêtre dans la vie de femmes, mariées ou non ». Elle mène une réflexion afin situer les réactions « du Prêtre et de la Femme » dans « la réalité des psychologies masculine et féminine ». Elle le fait tout d'abord dans une première partie, « L'Homme et la Femme » où, si elle signale, non sans humour, que, en l'homme, « quelque chose s'ennuie de sa mère » et que la femme « décèle d'instinct l'élément enfantin qui subsiste dans l'homme pour le satisfaire... et l'utiliser ». Attention donc, avertit-elle, nous les femmes, nous pouvons vouloir faire du bien à un homme puis utiliser celui auquel on a fait du bien. Dans la deuxième partie, « le Prêtre et la Femme », elle dit que « le Prêtre qui reste un homme cherche l'achèvement des idées, des projets qu'il porte en lui¹⁸ », et que, « si la Providence est assez habile pour mettre parfois à côté du Prêtre la femme ou les femmes qui l'aideront à réaliser sa tâche, il faut que le Prêtre soit en garde contre les collaboratrices qui n'auraient pas la même grâce que lui, mais l'attrait de sa personnalité¹⁹ ». Elle insiste aussi pour dire que « dans le Prêtre, comme dans ses frères, quelque chose reste enfant... et dans la femme il y a toujours la mère. » Suivent une énumération des dangers existants que je vous conseille de lire. Puis, ayant déclaré que « le véritable optimisme n'est pas ignorance du danger mais foi dans la possibilité de le surmonter²⁰ », elle donne quelques conseils dont voici le premier : « Que [le Prêtre] n'essaie pas de nous connaître surtout par ce que nous lui raconterons de nous. Nous sommes trop instinctives pour nous connaître nous-mêmes... et lui n'a pas d'instruments d'optique appropriés et assez subtils. Qu'il ne se laisse pas séduire par le mystère que nous portons : Dieu seul peut s'y reconnaître et le clarifier.²¹ » Puis, ancrée sur le dialogue de l'Annonciation et la réponse de l'Ange : « Rien n'est impossible à Dieu », Madeleine Delbrêl sait que la sécurité ne peut pas se trouver sur le seul plan humain. La sécurité véritable se trouve « sur le plan où tous les "possibles" de Dieu se réalisent, le plan de la Foi²² ». Ceux qui ont choisi le célibat à cause du Royaume des Cieux, conclue-t-elle, « comprendront que là où est le Royaume des Cieux en plénitude, l'homme et la femme sont mystérieusement complétés pour un équilibre qui dépasse de très loin la physiologie et la psychologie.²³ » Très audacieusement, Madeleine Delbrêl poursuit en déclarant que « si les époux vivent le signe de l'amour du Christ pour son Eglise, eux (*ceux qui ont choisi le célibat pour le Royaume des Cieux*, NDLR), en vivent la réalité. » Il s'agit des consacrés, au sens large du terme, hommes et femmes. Madeleine a l'expérience du réalisme de la foi. Elle sait que la foi n'est pas la poursuite d'un idéal mais un réalisme dans l'attente active de l'accomplissement de la promesse, à travers les circonstances de la vie quotidienne. Ainsi, Dieu est à l'œuvre parmi les prêtres qui restent des hommes avec leurs limites : « Quand ils se livreront à Dieu pour ce perpétuel enfantement des Rachetés, ils auront toujours la tentation d'engendrer des enfants dont ils connaissent le visage ». La tentation existe donc mais la réalité du salut pour tous les hommes aussi : « Les visages [qui entourent les prêtres], poursuit Madeleine, ne sont, en définitive, que le signe de cette énorme humanité pour laquelle Dieu a dilaté en eux des entrailles immenses comme son amour. » Les entrailles de ceux qui ont choisi le célibat à cause du Royaume des Cieux. Vivant l'étonnement de Marie : « Comment cela va-t-il se faire ? », les prêtres

¹⁷ *Ibid.*, p. 58 ss.

¹⁸ *Ibid.*, p. 64 et 65.

¹⁹ *Ibid.*, p. 65.

²⁰ *Ibid.*, p. 66.

²¹ *Ibid.*, p. 67.

²² *Ibid.*, p. 68.

²³ *Ibid.*, p. 69.

sont conduits à accepter que « Dieu réclame d'eux une disponibilité toujours nouvelle et toujours vierge », et « ils auront l'allégresse des grandes solitudes qui s'offrent au plein soleil²⁴ ».

Madeleine développe une notion de femme-épouse, toujours vierge, intelligible dans une démarche de foi. L'enjeu ? La fécondité d'un amour de mère, la fécondité de l'Eglise car, précise-t-elle, « si pour faire des hommes il faut un homme et une femme, pour faire l'Eglise il faut une créature et Dieu, une créature qui se donne à Dieu sans distraction, sans distraire et sans se distraire.²⁵ » Un amour de mère cependant toujours vierge, c'est-à-dire disponible aux « possibles » de Dieu.

Cet article une fois publié laisse Madeleine en pleine réflexion. Elle continue durant trois ans d'écrire et d'engranger des notes qui, si elle les avait probablement partagées à ses équipières, restèrent inédites jusqu'en 2011. Georgette Blaquièrre n'a connu aucune de ces pages. Madeleine développe trois dimensions de la femme : épouse, mère et vierge ; avec aussi une réflexion sur les veuves, suite à une commande du Père Caffarel, publiée dans la revue *Offertoire*. Le titre de l'une de ses notes est une question : « Peut-on dire "vocation de la femme" ?²⁶ », puis elle avance en réfléchissant au « Rôle de la femme » ; et enfin, dernière note : « La femme et l'Eglise ». Je retiens de ces 70 pages quelques expressions significatives d'une recherche nouvelle qui se développe, où la référence à Paul Claudel est très forte. Ainsi, par exemple, Madeleine Delbrèl écrit : « C'est toujours à une femme qu'un homme donnera un enfant ; au monde, c'est la femme qui le donne.²⁷ » Puis, plus loin : « La femme-épouse nous dit que nous devons être tout attentifs devant Dieu, essayant de découvrir ce qu'il est, Sa personne, Sa réalité intime ; tant que nous ne le connaissons que par des manifestations extérieures, nous ne pouvons pas connaître ce choc de l'amour, ni la passion de Servir.²⁸ » Puis, elle évoque avec audace la « maternité de Dieu » : « L'homme avec la femme-mère apprend ce qu'il est avec Dieu et ce qu'il peut attendre de Dieu²⁹ » ; ainsi, poursuit-elle, « la prière est bien ce retour de l'époux à la femme. Le chrétien s'enfonce dans la prière et se sait accueilli dans le sein de Dieu ; il a le droit d'être faible, il se sent à l'abri de tout danger : " Venez à moi, vous tous qui êtes accablés ou las et je referai vos forces." Ce mot de Dieu aux hommes n'est-il pas un mot de Mère ?³⁰ » Enfin, Madeleine Delbrèl explique que « la femme-vierge nous apporte une révélation encore plus essentielle, elle nous dit de manière encore plus expressive ce que nous dit l'épouse : que le Christ se constitue vraiment l'époux d'une âme : elle est le vivant témoignage de cette intimité, de cette alliance, entre le Christ et l'âme.³¹ » Epouse, mère et vierge, à travers cette triple réalité, Madeleine trace un chemin.

A la trilogie femme-épouse, femme-mère et femme-vierge de Madeleine Delbrèl, répond la femme-prophète de Georgette Blaquièrre. Dans la deuxième partie de *La grâce d'être femme*, elle développe tout d'abord un premier chapitre, à propos de « la dimension prophétique de la vie féminine ». Il culmine, me semble-t-il, par un commentaire fulgurant de la plus petite des trois paraboles qui compose le chapitre 15 de l'Evangile selon saint Luc. Entre la brebis perdue et le fils

²⁴ *Ibid.*, p. 70.

²⁵ *Ibid.*, p. 69.

²⁶ *Ibid.*, p. 81.

²⁷ *Ibid.*, p. 83.

²⁸ *Ibid.*, p. 95.

²⁹ *Ibid.*, p. 96.

³⁰ *Ibid.*, p. 97.

³¹ *Ibid.*, p. 99.

prodigue, Jésus raconte une femme qui est, selon Georgette Blaquièrre, « la messagère et la révélatrice du cœur du Père³² ». Car elle a perdu une des dix pièces d'argent qu'elle possède et elle fouille toute la maison jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée. Cette « humble femme qui fait son ménage nous révèle jusqu'où va le cœur de Dieu qui veut que rien, ni au-dehors ni au-dedans, ne soit perdu³³ ». Et d'ajouter que « quand Dieu fait le grand ménage – serait-ce dans l'Église – c'est n'est pas par souci d'ordre, ni par passion de tout dépoussiérer, c'est pour retrouver un trésor perdu dans sa propre maison ». Telle est la joie du prophétisme au quotidien : chercher et trouver, retrouver un trésor perdu, dans la maison, au sens propre et au sens figuré.

Précisément, c'est en commentant le geste d'une autre femme que Georgette Blaquièrre nous fait entrer plus avant, dans ce qui n'est plus seulement « la dimension prophétique de la vie féminine », mais « le ministère prophétique de la femme ». En effet, cette femme, dont beaucoup disent qu'il s'agit de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, vient répandre sur la tête et les pieds de Jésus un parfum de grand prix. Cela conduit Jésus à déclarer que « ce qu'elle pouvait faire, elle l'a fait ; d'avance, elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement. (Jn 14, 7) » Georgette Blaquièrre explique que quand Jésus dit à ses apôtres que « les pauvres, vous les avez toujours, moi vous ne m'avez pas pour toujours », il « souligne l'absolu du service de sa propre personne par rapport au service des frères³⁴ ». Nous sommes à six jours de la Passion et le cœur des apôtres « reste étrangement fermé. Marie, elle, a perçu et accepté. Aujourd'hui, elle sait que le moment est venu de manifester ce mystère en clair-obscur. Dans une sorte d'intuition prophétique absolument jaillissante et probablement d'ordre charismatique (c'est-à-dire sous l'effet d'une motion propre de l'Esprit Saint), Marie oint la tête de Jésus, le reconnaissant et le manifestant comme Roi et Prêtre, et oint ses pieds comme Messie et Envoyé de Dieu.³⁵ » S'appuyant ainsi sur la réflexion de Jésus après le geste de la femme -, « elle a fait ce qu'elle avait à faire » -, Georgette Blaquièrre reconnaît la force et la dimension vocationnelle, d'un geste féminin qui avait paru incompréhensible et inutile, ou même du gâchis, aux apôtres présents. Elle fait le lien avec l'institution de l'eucharistie qui aura lieu peu après et qui sera réservée aux apôtres. Selon elle, les gestes qui précèdent la Passion « sont une liturgie, la célébration anticipée du même mystère, la Croix et la Gloire. Marie de Béthanie, par le geste de l'onction, le célèbre pour Jésus ; Jésus, par le lavement des pieds et l'Eucharistie, le célèbre pour les apôtres, "afin que leur cœur ne se trouble ni ne s'effraie" : "Je vous le dis maintenant avant que cela n'arrive, pour qu'au moment où cela arrivera vous croyiez" (Jn 14, 29).³⁶ » Puis, elle s'interroge : « N'y a-t-il pas là quelque chose d'inexploré ? Et ce quelque chose n'est-il pas la consécration d'un ministère proprement féminin, d'ordre prophétique et charismatique, que Jésus aurait reconnu et proclamé, parallèlement au ministère apostolique et sacerdotal ?³⁷ »

Quelques pages plus loin, dans « Pentecôte, quelques questions », Georgette Blaquièrre revient à la charge. Elle souligne que, contrairement à de nombreuses représentations dans l'art religieux, des femmes, et pas seulement Marie, étaient présentes lors de la Pentecôte et de l'effusion de l'Esprit. La Pentecôte réunit hommes et femmes. Par contre, contrairement aux usages du temps, Jésus réserve aux seuls apôtres les préparatifs et la célébration de la Pâque, et donc leur présence à

³² Georgette Blaquièrre, *La grâce d'être femme*, Paris, Saint-Paul, 2017 (1^{ère} éd. 1981), p. 132.

³³ *Ibid.*, p. 134.

³⁴ *Ibid.*, p. 160.

³⁵ *Ibid.*, p. 163.

³⁶ *Ibid.*, p. 164.

³⁷ *Ibid.*, p. 165.

l'institution de l'Eucharistie. Elle commente : « L'intention de Jésus ne saurait s'exprimer plus clairement : il ne s'agit pas d'exclure les femmes d'un droit ou de leur refuser un "pouvoir" quelconque, à moins que l'on ne comprenne la consécration du pain et du vin comme un pouvoir magique qu'on se transmettrait d'homme à homme !... Il s'agit de célébrer autrement ce que Marie de Béthanie a célébré selon son ministère propre et d'apprendre aux apôtres à exercer le leur.³⁸ » Marie de Béthanie a déjà célébré la Pâque par un geste qui privilégie la personne de Jésus Christ. Jésus approuve, même par rapport aux pauvres auxquels il est pourtant vitalement attaché : « ces petits qui sont mes frères » avait-il dit ailleurs. Mais maintenant, il explique aux apôtres que les pauvres, « vous les aurez toujours ». Georgette Blaquièrre élargit. Elle explique que, de leur côté, « les apôtres ont reçu, ce jour-là, un ministère ordonné au service des frères, à la construction du Corps, en particulier par la célébration de l'Eucharistie, et à l'extension de ce Corps jusqu'aux limites de l'humanité par la proclamation de l'Évangile ». De leur côté, « les saintes femmes de l'Évangile ont reçu et exercé une sorte de ministère "vertical", directement ordonné à la personne de Jésus, d'ordre prophétique et charismatique. Elles sont "servantes de la parole", dans tous les sens du terme, c'est-à-dire servantes de la Parole incarnée. »

Lisant ces pages, je ne peux pas ne pas penser à l'un des textes les plus célèbres de Madeleine Delbrêl. Celui-là, Georgette Blaquièrre devait le connaître : « La Parole de Dieu, on la porte en soi, on l'emporte en soi (...) On la laisse aller jusqu'au fond de soi, jusqu'à ce gond où pivote tout nous-même.³⁹ » Tel est le ministère prophétique du « missionnaire sans bateau ». Précisément, Madeleine explique que cette réception de la parole en soi rend apte à être missionnaire et que, « si le missionnaire-Prêtre est le porte-parole de la Parole de Dieu, nous missionnaires sans sacerdoces nous en sommes une sorte de sacrement.⁴⁰ » Elle écrit cela en 1943. Sur un certain plan, elle reprendra sa réflexion en 1950, dans un texte : « La femme-sacrement ». La femme est sacrement, dans le sens où elle « apporte assez de divin à l'homme pour le tirer de la troupe vulgaire et de lui-même, mais n'apportant pas assez de divin pour qu'il s'arrête, elle le tourne vers Dieu.⁴¹ » Elle commente en cela une phrase de Claudel, où l'héroïne du *Soulier de satin* dit : « Je suis la promesse qui ne peut être tenue ». Puis, elle développe une sorte de contrepoint en écrivant : « Mais la Promesse peut être tenue d'une certaine manière : Dieu a voulu qu'elle [la femme, *NDLR*] possède ce Dieu, qu'elle révèle, et qu'elle ait la possibilité de le communiquer, de le donner. » Une communication féminine ordonnée à Jésus-Christ et déployée dans les gestes du quotidien, un sens intégral de la vie.

C'est celui des deux sœurs : Marthe et Marie. L'une s'affaire dans le quotidien au risque d'y perdre l'essentiel mais elle sera la première à prononcer les paroles de la foi en la résurrection ; l'autre fait « ce qu'elle a à faire » dans l'onction de Béthanie. Les deux sœurs ont une même vocation au réalisme de la foi, selon Madeleine Delbrêl, mais aussi, selon l'expression de Georgette Blaquièrre : « une sorte de ministère "vertical", directement ordonné à la personne de Jésus, d'ordre prophétique et charismatique.⁴² » Madeleine, avec son humour habituel, écrit plus sobrement que

³⁸ *Ibid.*, p. 171.

³⁹ Madeleine Delbrêl, *La sainteté des gens ordinaires*, op. cit., p. 89 ; mais aussi dans Madeleine Delbrêl, *Nous autres gens des rues*, Paris, Seuil, 1966, p. 75.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 90.

⁴¹ Madeleine Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu*, op. cit., p. 100.

⁴² Georgette Blaquièrre, *La grâce d'être femme*, op. cit., p. 171.

« Sa mère mise à part, le Seigneur semble s'être un peu méfié de nous⁴³ ». Elle veut dire, en fait, que, si Jésus a laissé aux hommes la mission, c'est à nous, les femmes, de faire les « commissions⁴⁴ », évocation subtile et un peu caustique du fait que ce sont des femmes qui furent chargées en premier par le Ressuscité d'expliquer certaines choses aux apôtres. Il revint particulièrement à Marie Madeleine d'annoncer en premier la Résurrection. « En premier » : thème blaquiérien s'il en est !

Les deux femmes se rejoignent sur ce qui me semble être une altérité féconde entre les hommes et les femmes. Pas seulement féconde, mais nécessaire à l'économie du salut. Mais Georgette Blaquière est de la génération suivante et elle dut répondre aux nouveaux défis de la place des femmes dans l'Eglise et la société. Après Madeleine Delbrêl qui, avec son équipière Raymonde Kanel, ouvraient leur article en disant qu'elles sont « frappées par les nombreux déséquilibres que nous avons rencontrés », Georgette Blaquière pose des questions qui, selon elle, elles n'ont jamais été vraiment posées en 2000 ans de christianisme sur ce qu'elle appelle un « ministère féminin ». Elle s'appuie sur un prophétisme féminin bien présent dans les deux premiers siècles de l'Eglise, et qui sembla s'évanouir par la suite, ou se concentrer dans la vie religieuse, au fur et à mesure que se développait le ministère ordonné et hiérarchique.

L'homme qui est seul

Après une première partie de la conférence consacrée à la figure de l'accouchement, puis une deuxième développant la question du ministère prophétique féminin, je voudrais maintenant revenir sur la figure masculine du prêtre. Je vais m'attacher particulièrement à ce que Madeleine aurait souhaité publier en annexe de son livre, *Ville marxiste terre de mission*. L'éditeur n'avait pas accepté, jugeant probablement l'ouvrage déjà très dense. Ce texte, consacré au prêtre, resta donc en attente jusqu'en 2011, date à laquelle nous l'avons publié dans *La femme, le prêtre et Dieu*.⁴⁵

Il est intitulé « L'homme qui est seul ». La solitude est un thème majeur chez Madeleine Delbrêl. Le texte débute par ces mots : « Pour faire l'œuvre de Jésus-Christ, nous avons besoin de Jésus-Christ. » Autrement dit : la mission ne peut pas se faire sans Lui. Tout l'enjeu est celui de la vie apostolique : nous ne pouvons être envoyés dans le monde sans Jésus-Christ. Jésus-Christ n'est pas seulement résident en nous, disposé par un don personnel. La mission est bien, certes, une affaire personnelle où le Christ, le Verbe, est porté et emporté en nous, pour reprendre l'expression de Madeleine dans son célèbre « Missionnaires sans bateaux » de 1943. Mais il n'est pas seulement en nous, il garde une altérité. En d'autres pages, Madeleine Delbrêl avait énoncé la réalité du Christ-Eglise, façon de dire le pluriel des membres du Corps du Christ pour aujourd'hui. Maintenant, elle précise la dynamique ecclésiale de ce don : « Si pour faire les œuvres de Jésus-Christ, nous avons besoin de Jésus-Christ, c'est à l'Eglise qui nous l'a donné la première que nous devons d'abord le demander : l'Eglise nous le donnera toujours. Jésus-Christ continue en elle les actes même de son amour : son corps livré, son sang répandu ; elle en perpétue le sacrifice ; par eux nous sommes rachetés, réparés, nourris, fortifiés. Jésus-Christ nous aimant ainsi et pas autrement est dans son

⁴³ Madeleine Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu*, op. cit., p. 108.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Madeleine Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu*, op. cit., p. 118 à 129.

Eglise.⁴⁶ » Ainsi Madeleine, qui fut une des premières à s'engager dans un nouveau type de vie apostolique, considère que « le prêtre est indispensable à un apostolat comme celui que nous poursuivons.⁴⁷ » Précisément, elle déclare que « le sacerdoce est extérieur » à la vie apostolique. Cette altérité est un constat en même temps qu'une nécessité pour que circule la vie divine. La vie apostolique « n'est pas autonome par rapport à lui ; pour une large part ce qui la fait elle-même est subordonné au sacerdoce⁴⁸ ». Concrètement, il s'agit de la vie apostolique des femmes engagées dans la mission sur Ivry, mais aussi à Paris XIII^e ou encore dans le bassin industriel de Longwy, en Lorraine. Mais il y a une seconde altérité : le sacerdoce ne se confond pas non plus avec les prêtres qui l'ont reçu : les prêtres sont configurés au Christ-tête mais ils n'y sont pas identifiés. Au contraire, il y a une distance, un service pour une construction et une institution : « les fonctions vitales qui nous donnent Jésus-Christ sont remises au sacerdoce auquel des hommes acceptent de faire servir leur vie, ils acceptent qu'on les rencontre en lieu et place de Jésus-Christ.⁴⁹ » Tel est leur service. Ils ne sont pas identiques à Jésus-Christ, cela laisse libres les femmes dans leur lien à Jésus-Christ. Madeleine, pour elle-même, désire : « uniquement appartenir, entièrement et seulement à Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu⁵⁰ ». Pour reprendre l'expression de Georgette Blaquièrre, les femmes peuvent déployer « une sorte de ministère "vertical", directement ordonné à la personne de Jésus, d'ordre prophétique et charismatique » et qui n'est pas absorbé par les prêtres. Madeleine Delbrêl précise que « réaliser notre relation exacte avec ce seul et simple sacerdoce est une des premières nécessités apostoliques.⁵¹ » En fait, sans en avoir déjà les catégories théologiques redéfinies par le Concile Vatican II, Madeleine est en train d'explicitier le lien dynamique entre le sacerdoce commun des baptisés et le sacerdoce ministériel : une donation jamais installée mais reçue chaque jour dans l'action demandée par Jésus-Christ lui-même à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi ». Élément important, elle ajoute que tout cela est lisible aux yeux des marxistes de la ville d'Ivry, lieu de son apostolat : il est manifeste que les laïcs engagés dans ce qu'elle appelle la vie apostolique se ressource à l'Eglise, dans l'eucharistie, et que les prêtres ne sont pas « leurs » hommes mais « des hommes qui ont accepté de faire servir leur vie ».

C'est précisément cette intelligence-là de la mission qui fait que Madeleine voit le prêtre comme « l'homme qui est seul ». Pour elle, le prêtre est un homme public. Il est, pour cette raison, exposé au jugement, mais « la solitude du célibat sacerdotal est éclatante. Juge qui voudra les vies réputées médiocres qui suivirent le don sincère et solennel à Dieu⁵² », précise-t-elle ; en tous les cas, le prêtre est vu, perçu comme relié à tous les efforts apostoliques. Madeleine développe : « Une vie sacerdotale liée à cette tentative apostolique y serait comme la signature, officielle, donnée pour l'éternité, de tout ce qui serait rassemblé d'authentiquement missionnaire, mais, obscurément, précairement, fragmentairement, pauvrement.⁵³ » Car, dit-elle plus loin, « le célibat rend petit l'homme naturel. Il est muré, cet homme naturel, dans la solitude de celui qu'il est. » Il est renvoyé à sa solitude d'homme, il ne peut rejoindre « celle qui lui est complémentaire », il restera sans descendance, « implacablement réduit à lui-même. » Alors, continue Madeleine, nous sommes

⁴⁶ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁸ *Idem.*

⁴⁹ *Idem.*

⁵⁰ Madeleine Delbrêl, *J'aurais voulu...*, OC XIV, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2016, p. 18.

⁵¹ Madeleine Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu*, op. cit., p. 123.

⁵² *Ibid.*, p. 126.

⁵³ *Idem.*

acheminés, pris « dans l'intention religieuse de la vie⁵⁴ » : « Tout ce qui dans sa vie [de prêtre] est esseulé ou dépeuplé devient la possibilité d'une hospitalité plus vaste aux venues de Dieu. » Et, « même dans l'étonnement de sa raison et l'insipidité que diffuse la fatigue il se sait dans la présence préférée de son Dieu ». La solitude, chose négative, devient au contraire, au plan surnaturel, un lieu mystérieux de fécondité.

Dans une perspective semblable à celle de Madeleine Delbrêl, Georgette Blaquière s'adresse aux prêtres auxquels elle prêche une retraite. Elle leur dit : « "Vous êtes consacrés au nom du Christ-tête" signifie que vous êtes ceux qui passent en premier dans ce gigantesque accouchement pour mettre les hommes au monde de Dieu. » Ni Madeleine Delbrêl, ni Georgette Blaquière n'isolent le sacerdoce. Elles situent de quelles manières spécifiques les prêtres se donnent, dans une fécondité qui ne se mesure pas aux résultats, mais selon une solitude-altérité qui « ensème⁵⁵ » la vie des hommes d'aujourd'hui et relie la vie apostolique au Christ-tête. La perspective est, de ce fait, entièrement eucharistique, celle du don de Dieu aux hommes. C'est aussi celle d'hommes et de femmes qui, chacun dans leur vocation, faisant offrande de leur vie et, purifiés par une pauvreté que Dieu donne, participent au don, indicible, fort, permanent du Corps du Christ à la multitude. Voilà comment le sacerdoce - précisons aujourd'hui : le sacerdoce ministériel - est nécessaire à la mission. Elle ajoute ce qu'elle appelle, par ailleurs, « un acheminement d'éternité⁵⁶ » : « Le prêtre "qui est seul" marchera avec Dieu vers la mort. Peut-être l'attendra-t-il comme certains de ceux que j'ai connus, déjà silencieux et immobiles comme elle. Quand elle arrive, quand la mémoire se réveille pour évoquer la liste du mal et des omissions, s'il trouve la paix, ce ne sera peut-être pas dans le souvenir de dévouements ou de renoncements onéreux, mais bien plutôt dans le souvenir de mois, de jours, peut-être de minutes, glacés, étreints, écrasés par la solitude, où une voix, la sienne, disait : "Dieu, mon Dieu, je ne regrette rien". De telles minutes sont nécessaires à la terre marxiste, c'est peut-être le plus profond labour qu'on puisse y faire, pour qu'elle puisse recevoir le Seigneur : il est le sien par droit de sang. Si des brèches cèdent un jour dans son opaque résistance, ce sera par des solitudes assez passionnément ambitieuses de faire place à Dieu.⁵⁷ »

Car c'est de vie éternelle dont les hommes ont besoin.

Georgette Blaquière poursuit la route. Dans le dernier entretien publié dans *Prêtre pour l'Amour de Jésus et de l'Évangile*, elle imagine les paroles d'un prêtre : « A mesure que je deviens fils, je m'aperçois que je commence à deviner le cœur du Père et que j'entre dans sa miséricorde pour tout homme. On me dit quelquefois : "Mon père, vous comprenez tout. D'où tirez-vous ce que vous me dites ?" Et moi j'ai envie de répondre : "Si vous saviez comme je suis pauvre moi-même !" Je m'aperçois que je partage à mes frères un pain qui ne vient pas de moi. (...) Mais mon cœur est lavé de toute amertume, et je peux enfin m'abandonner à la douce miséricorde de mon Dieu. » Cette entrée dans la miséricorde du père pour tout homme est préparée par l'accouchement des premiers-nés

Elle se figure ce prêtre un peu âgé et marqué par le ministère. Il a traversé des crises de découragement et il est porteur d'un questionnement sur le sens de ce qu'il fait. Elle met dans sa bouche ces mots : « Petit à petit je recommence à pouvoir rester ainsi devant Dieu, sans discours,

⁵⁴ *Ibid.*, p. 128.

⁵⁵ Madeleine Delbrêl, *Humour dans l'amour*, Bruyères-le-Châtel, Montrouge, 2005, p. 75.

⁵⁶ Madeleine Delbrêl, *La sainteté des gens ordinaires*, op. cit., p. 125.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 129.

d'une humble présence. Mon cœur est moins brûlant qu'autrefois, mais plus silencieux, plus transparent...⁵⁸ »

Il passe, il arrive seul dans le monde de Dieu comme il était sorti seul du ventre de sa mère.

Conclusion

Dans le célibat tout comme dans la simplicité de vie et l'obéissance, le prêtre espère devenir l'homme éprouvé dont l'Eglise a besoin. Figure masculine dans la symbolique fondamentale de l'eucharistie, il est appelé à quitter sa superbe, à se laisser façonner par Celui dont il redit humblement les paroles afin que les vies apostoliques soient toujours alimentées par une altérité féconde. Homme qui est seul aux yeux du monde, énigme inexplicable sans son Dieu, sa raison de vivre, homme du manque puisqu'il n'a pas près de lui la femme qui le complète, homme parmi les coopérateurs des évêques qui ont la plénitude du ministère ordonné, homme de l'accès à la vie éternelle, le prêtre est celui qui prononce aujourd'hui les paroles de Jésus : « Ceci est mon corps ». Ils sont quelques hommes appelés ainsi, à la jonction du temporel et de l'éternel, masculin dans le féminin de l'Eglise, heureux amis de l'époux pour lequel ils ont accepté de « faire servir leur vie en lieu et place ».

Tout cela est en vis-à-vis de la « sorte de sacrement » dont parlait Madeleine Delbrêl dès 1943 à propos de l'être même des femmes dans la vie apostolique. Elle esquisse ainsi une « vocation des femmes ». Georgette Blaquièrre emploie l'expression de « ministère prophétique », elle esquisse ainsi une fonction de reconnaissance de ce qu'accomplit le Christ.

Ainsi, toutes choses se déploient. Je laisse le mot de la fin à Georgette Blaquièrre : « C'est vers l'accomplissement d'un mystère nuptial que nous allons. Dans l'économie sacramentelle qui "fait l'Eglise", le prêtre de son côté agit *in persona Christi*, et représente, c'est-à-dire, "rend présent", le Christ "époux" qui vient se "proposer", se donner à sa Bien-Aimée, dans l'initiative de l'amour sauveur. Être la Bien Aimée qui reconnaît et accueille l'Epoux, là, me semble-t-il, est "le signe" propre et irremplaçable de la femme dans l'Eglise, en même temps que la source de sa fécondité spirituelle.⁵⁹ »

⁵⁸ Georgette Blaquièrre, *Prêtre pour l'Amour de Jésus et de l'Evangile*, op. cit., p. 124-125.

⁵⁹ Georgette Blaquièrre, *Femmes selon le cœur de Dieu*, Ed. Saint-Paul, 1999, p. 102.